



John Muir, funambule de la vie sauvage

Ce papier est si court qu'on laisse de côté quelques réserves. La biographie que l'écrivain français Alexis Jenni consacre à John Muir fouette les sangs et entraîne fort loin en soi-même¹. Muir est un être à part, comme le siècle n'en produit qu'à l'unité.

Né en 1838, mort en 1914, Muir est essentiellement un vagabond cosmique. Tournant le dos à sa famille écossaise - le père est un presbytérien pénible -, il noue une relation d'un amour incandescent avec la nature sauvage, intouchée par l'homme. Une fois, dix fois, mille fois, il part à l'aventure dans les lieux les plus reculés, n'emportant qu'un peu de pain et de farine. Il marche interminablement, escalade, admire à en pleurer les orages, les chutes d'eau, les immenses séquoias, le vent fou. C'est lui qui est fou, cela va sans dire. Il n'est pas de ce temps, ni d'aucun autre, lui qui écrit : « *Je me mis en route le premier*

jour de septembre 1867, joyeux et libre, pour une marche de mille miles vers le golfe du Mexique. Il s'agissait simplement de pousser vers le sud par la voie la plus sauvage, la plus feuillue, la moins piétinée. »

Les quelques concessions qu'il fera au monde sont heureuses. D'une part, il laisse des textes puissants, comme *Un été dans la sierra* (éd. Hoëbeke) ; et d'autre part, il parvient à sauver - au moins un peu - la vallée de Yosemite, sans doute le lieu qu'il préfère au monde. Le 15 juillet 1869, « *John va devenir John Muir, il ne le sait pas encore* ». Il longe le bord d'une falaise, s'approche d'un à-pic vertigineux qui domine de 1000 mètres Yosemite, toujours plus près des cascades, et soudain gesticule, danse, hurle.

F. N.

1. *J'aurais pu devenir milliardaire, j'ai choisi d'être vagabond, par Alexis Jenni (éd. Paulsen).*